

# D'Annunzio en son miroir

Il y a chez l'écrivain italien, dans ses romans, plus que dans son théâtre ou dans ses vers, une authenticité passionnelle qui fait oublier la pose

## Les Étincelles de l'enclume,

Édition bilingue. Traduit, annoté et introduit par Muriel Gallot. Préface de Gérard Roero de Cortanze. Cahiers de l'Hôtel de Galliffet, Troisième série, 208 pages, 16 euros.

Gabriele D'Annunzio a écrit certains des courts textes qui constituent ces *Étincelles de l'enclume*, en France, à Arcachon où il s'était réfugié dans les années 1910, et d'autres après la mort de la Duse à laquelle ils sont dédiés et en partie consacrés. Et quelques autres furent rédigés sur le vif. Sa rencontre avec la grande comédienne fut un événement considérable dans la vie de l'écrivain qui découvrait une femme à sa mesure, et qui avait en tout cas une conception absolue de l'art semblable à la sienne. Ils se croisent à Venise en 1894, mais il avait déjà exprimé en plusieurs occasions toute l'admiration qu'elle lui inspirait. Il écrit six ans plus tard sur leur passion *le Feu*, un roman qui n'a rien d'idyllique, mais qui rend hommage au caractère intransigeant des deux partenaires et à leurs volontés respectives de dominer l'autre.

Dans sa création très prolifique, il lui réservera des poèmes (*Alcyon*) et plusieurs pièces écrites spécialement à son intention et qu'elle créera toutes à l'exception de l'une, *la Ville morte*, où elle est devancée par sa rivale française qui, de manière générale, avait exactement le même répertoire, Sarah Bernhardt. Leur liaison s'interrompt au bout de dix ans, non leur lien artistique et amical. On dit que chacun des deux, à quatorze ans d'intervalle, avant de pousser son dernier soupir prononça le nom de l'autre. Elle mourut en 1924 à Pittsburg (Pennsylvanie). Elle avait soixante-six ans. Lui en 1938, il en avait soixante-quinze. Ce patriote nationaliste eut le bon goût, avant de rendre l'âme, de se dissocier de Mussolini en clamant son antipathie pour Hitler. Il avait tenté de donner à ses élans politiques une forme militaire. Il fit ses études dans le même collège religieux que Malaparte quelques années plus tard. Il leur en était resté, de toute évidence, quelque chose.

La grande question que l'on se pose, en lisant D'Annunzio, est de savoir si sa prose et sa poésie sont datées, intraduisibles, irrécupérables. Il a un style qui ne s'explique pas seulement par son époque, car ses contemporains n'écrivaient pas comme lui. Il ne s'agit pas seulement de quelques archaïsmes syntaxiques ou lexicaux, mais d'une tonalité sensuelle et spiritualiste en même temps, qui le rapproche plutôt de certains philosophes ésotériques plus tardifs (Julius Evola, Otto Weininger) qui fascinèrent une de ses plus grandes admiratrices et émules, Sibilla Aleramo, qu'il dédaigna. Il savait avoir des traits

communs avec des écrivains décadents français, comme Huysmans. Mais, curieusement, on ne lit pas D'Annunzio avec la même distance archéologique que Huysmans. Car il y a chez D'Annunzio, dans ses romans, plus que dans son théâtre ou dans ses vers, une authenticité passionnelle qui fait oublier la pose. Si surjoué soit-il, son style n'est jamais arbitraire. Il savait du reste se mettre en scène et tourner en ridicule son pathos histrionique tout en soulignant sa vérité (il le fit dans *l'innocente* – traduit en français sous le titre *Intrus* – que Visconti adapta au cinéma). Et c'est probablement la clé de son règne dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et au-delà.

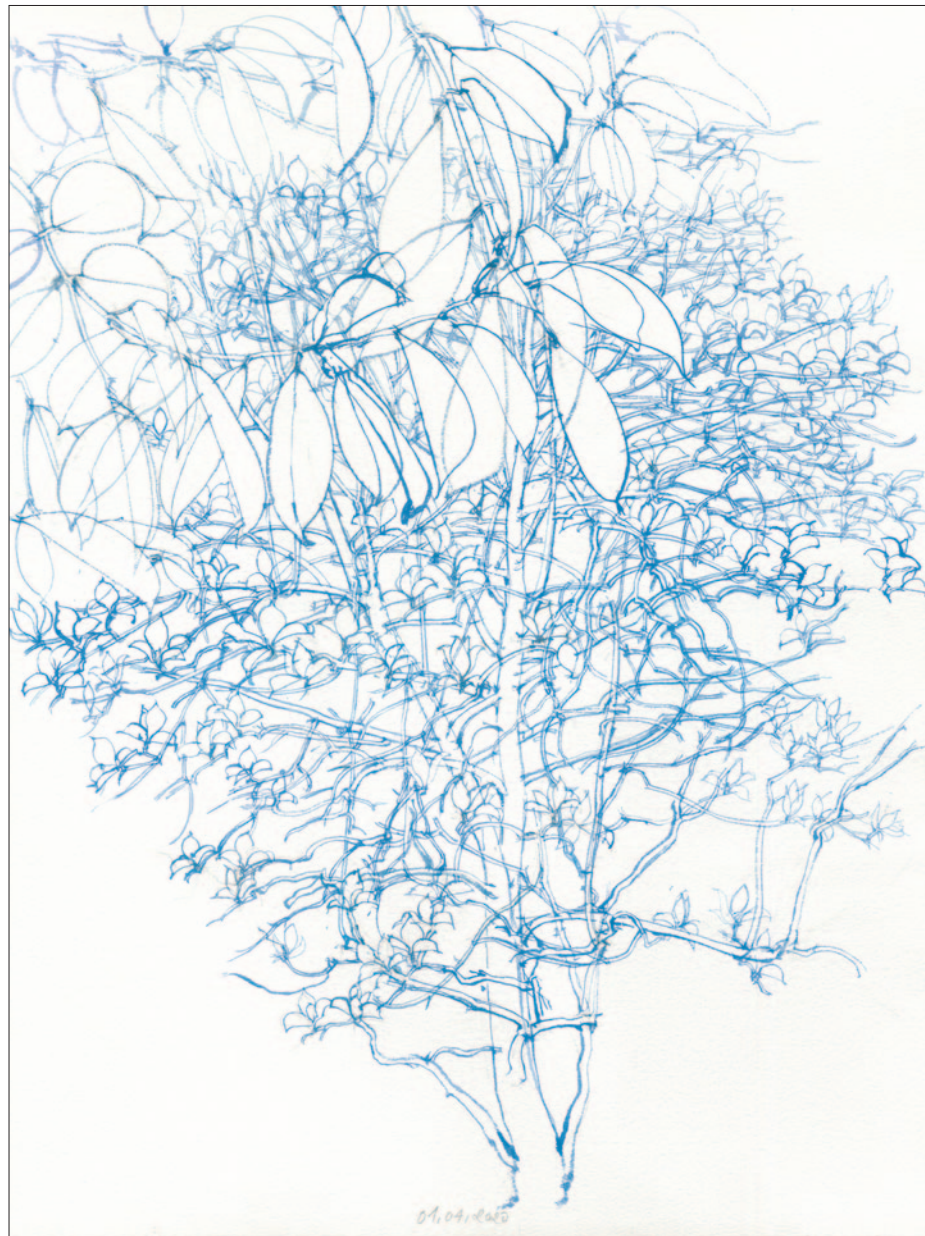
pastiches néo-classiques (au demeurant extraordinairement habiles) de ses poèmes, et que l'on accepte le narcissisme émerveillé de l'ensemble, on se trouve en présence de carnets d'écrivain d'une très haute tenue, à la sécheresse parfois brillante et intemporelle. « *Bras dessus, bras dessous avec Mélancolie* », dit un des fragments d'une profondeur « *nietzscheenne* » (car c'était une référence revendiquée par lui).

La particularité de ces pages est leur familiarité de la poésie ancienne (du Moyen Âge et de la Renaissance), de la philosophie antique et de l'histoire de la Toscane. D'Annunzio se balade naturellement dans le temps, mais aussi dans le paysage décrit par Dante dans la *Divine Comédie*. Et il imite *Secretum*, dialogue latin de Pétrarque, dans lequel il insère ses propres secrets. Bien que la rédaction de ces carnets se soit étalée sur plusieurs décennies, ils ont une unité qui prouve qu'il s'agit d'un projet littéraire pensé. « *Toutes mes proses hardies furent toujours écrites dans le but d'un éclaircissement personnel, en toute lucidité, dans la volonté d'aiguiser toujours davantage l'analyse de ma vie en profondeur et dans l'effort assidu pour trouver "la forme essentielle" que recherchent mon courage, ma ferveur, ma souffrance.* » La traductrice, qui, par ailleurs, annote et commente excellemment les passages allusifs, rend par « *forme essentielle* » l'expression « *forma pura* », sans doute pour éviter l'ambiguïté de l'adjectif français « pur », moins abstrait et plus moral. De même plus loin, D'Annunzio définit l'objet de son art avec des mots comme « *Il nudo* » (« le nu »), traduit par « *l'épure* ». Il compare sa prose à une peinture funéraire, à la fontaine d'un patio oriental, aux chapiteaux arabo-normands de la cathédrale sicilienne de Monreale.

Ces glissements analogiques accompagnés d'affirmations lyriques et d'aspirations à l'absolu sont fréquents au cours du texte qui excelle à mêler les souvenirs d'enfance, d'une remarquable précision, à des analyses de sensation qui rapprochent sa méthode de celle de Bachelard. C'est en philosophe des sens et en philosophe, à vrai dire, de lui-même que l'écrivain trace la genèse de son style. Qu'on en juge : « *Mon langage n'était pas encore formé, je n'avais pas ce chiffre mystérieux, ces cadences surprenantes, ces pauses riches, circulant dans mes veines et dans mon sang, s'exhalant de ma gorge avec ma respiration, irradiant de mes cils avec mon regard, coloré mystérieusement comme mon iris d'ange asexué. Mais ce langage en moi semblait déjà une substance épaisse, presque charnelle, semblable à une pulpe riche, à certains mé-*

*langes juteux et savoureux, à certaines rencontres de ton et de volumes, dans cet art que Vinci appelait "une musique silencieuse", lui qui connaissait la musique sans la pratiquer.* »

Léonard de Vinci est particulièrement bien choisi, puisqu'il fit des livrets d'opéra et des mises en scène, et que ce peintre était à l'affût des correspondances entre les arts,



Arbre 3, de Bernard Moninot.

## Une sécheresse brillante et intemporelle

Et en lisant les fragments en partie tardifs qu'il réunit à sa propre gloire, plus qu'à celle de sa maîtresse morte, on comprend que sous le vernis maniéré et grandiloquent se cache une pensée remarquable d'intensité et de lucidité. Si bien que, une fois que l'on échappe au ton mélodramatique de ses romans, au ton rigide et ampoulé de son théâtre, aux

entre les sens. Suit un étonnant paragraphe sur la musique « réelle » (entendue au clavecin) et la musique forgée sur des harmonies de bruits d'eau, d'écoulement de robinet qui créent chez l'auteur une sensualité fondée sur le mystère des intervalles musicaux.

### L'apparition de Dante

On ne sera pas étonné que D'Annunzio trouve mille échos, dans sa Toscane d'adoption, de la *Divine Comédie*. Comme Dante, il cherche un paysage derrière le paysage. Il cherche des échanges entre les sphères célestes, les agissements des hommes, les aspirations à un dépassement de la condition humaine. Se trouvant à Certomondo, près de Sienne, il fait revenir à lui les batailles qui y eurent lieu, mais surtout il cherche, à travers le guerrier qui est célébré par Dante, dans son *Purgatoire*, au chant XXIV, Bonagiunta, à reconstituer l'instant où pour la première fois on entend, en italien, le rythme et les rimes des poésies du *dolce stil nuovo*, c'est-à-dire de l'école qui précède Dante et lui a permis de fonder son propre style. Et Dante répond : « Je vois comment vos plumes ont Écrit sous la dictée d'un souffle, Ce qui chez nous jamais n'eut lieu. »

Les apparitions de Dante dans ces fragments dénotent toujours une connaissance plus que profonde, une fréquentation de chaque jour, qui donnent aux références une évidence troublante. On en arrive à regretter dans ce livre l'absence d'analyse du *Paradis* par ce D'Annunzio amoureux de la « musique silencieuse » ou de la « mélodie de la lumière » ainsi qu'il le dit à propos du jeu de la Duse dans un texte du 29 août 1902 : « Elle parle et elle sourit : elle donne à la lumière deux modulations. » Cette évocation se prolonge par une autre où le poète se souvient de son voyage en Égypte avec la comédienne et de leur visite des tombeaux des pharaons : « Te souviens-tu de cette inscription sur une stèle ornée d'une porte, que tu voulais déchiffrer ? Et tu la connaissais déjà car elle était composée pour toi, sur un schiste noirâtre des plus durs. Avoue-le. Tu la connaissais, tu la connais. Elle voulait être le sourire de ceux qui pleurent. »

Dans son insatiable quête d'analogies et de correspondances, D'Annunzio confronte, pour réfléchir à l'âme de la

poésie, les grains de raisin, les tessons de vases étrusques et l'art du fragment. Dans son mouvement irrépressible de Narcisse, il revient alors à lui-même. Ce « *livre secret du pourquoi* », qu'il écrit sous nos yeux (la traductrice qui a tendance à pousser, pour plus de clarté logique, le texte vers l'abstraction, écrit « *livre secret du questionnement* ») est ce qui passionne le plus l'auteur, qui saisit tout prétexte pour revenir à lui-même à travers un raisin muscat blanc, le trajet céleste des hirondelles décrit par Apulée, un vase étrusque et enfin le son de deux flûtes grecques.

Innombrables sont les moments de bravoure dans cette anthologie de réminiscences. L'un des plus brillants concerne une cigogne, à faire pâlir d'envie Francis Ponge. Il parle de deux camarades de classe, Italiens du Sud qui avaient vécu en Tunisie. Et voici ce qu'éveille en lui, à travers le regard que l'un de ses amis pose sur une cigogne, la multiplicité des perceptions : « *Il la voyait, avec un doux regret, en haut d'une tour rougie, par le couchant, dressée sur une seule de ces échasses, immobile sur une seule de ses pattes vermeilles, la tête renversée comme en contemplation du ciel, il la voyait et l'entendait imiter le crépitement des crécelles en faisant claquer son bec puissant, frottant ses mandibules l'une contre l'autre, et tout cela, au détriment du silence et de la prière, comme pour en montrer la force, réveillant la passion des cloches lointaines, l'attente du Christ ressuscité pour l'Occident, l'image du clocher contre le minaret, l'ombre du dôme derrière la mosquée, les bras de la croix opposés au croissant de la lune nouvelle.* »

### Une expérience florentine

Ce long passage est crypté, à demi, à travers un jeu de mots, puisque l'école où D'Annunzio faisait ses études était l'institut Cicognini de Prato, fondé par un chanoine jésuite au XVII<sup>e</sup> siècle ainsi nommé. Mais cette vision d'une harmonie religieuse au crépuscule, amenée par celle d'un oiseau sur la cheminée d'un toit, est typique du système poétique d'associations d'idées sur lequel il fonde son style et sa méthode d'introspection. On pourrait citer une autre page très étonnante où il se souvient d'une scène sexuelle avec une jeune fille dans les vignes. Il s'agit, selon toute vraisemblance, d'un quasi-viol, mais décrit en des termes d'un tel lyrisme qu'on croit assister à un rituel dionysiaque, ce qui était bien entendu l'effet recherché par D'Annunzio,

guère embarrassé de scrupules moraux quand il s'agit de mêler l'intensité des sensations et la création d'un objet artistique (ainsi qu'il considère chacune de ses phrases...)

« *Apprends à considérer comme beau tout ce qui est nécessaire* », se dit-il à lui-même pour effacer toute tentation de culpabilité, après s'être remémoré en termes assez obscurs une expérience florentine avec un compagnon qui lui fait découvrir le plaisir vénal dans une maison de tolérance. « *J'avais le sentiment pathétique d'une telle intensité qui me semblait prolonger ma substance jusque-là, renouvelant en moi l'illusion constante que les choses existaient au fur et à mesure que je les créais en m'en rapprochant.* »

Lecteur de Vasari et de Leon Battista Alberti, D'Annunzio rapproche les destins des peintres (Filippo Lippi, Michel-Ange, Pontormo) du sien, retenant des anecdotes qui lui permettent d'approfondir (plus que d'éclairer) son propre mystère. Du secret de la fabrication des chefs-d'œuvre qu'il cite ou croise, il tente de retenir ce qui lui permettrait de se comprendre. Dans la texture du mélèze aimé des peintres pour ses effets lumineux, il voudrait pouvoir lire la genèse de ses propres lignes. Mais plus que la technique littéraire ou picturale, ce qui l'intéresse est de comprendre le fourmillement de sensations qui aboutissent à la perfection de son œuvre... « *Ma force d'expression et de représentation est en moi si assidue, puissante, impatiente que parfois il me suffit d'entendre dans le silence un cri, là-bas dans un champ, un friselis d'aile dans le ciel, le fracas de l'eau dans un ravin, pour que toute ma vie surgisse brusquement et aspire merveilleusement et irrésistiblement à prendre la forme de l'art.* »

On peut se douter des périlleuses conséquences auxquelles ce genre d'abandon exalté exposait les imitateurs. D'Annunzio en eut peu. L'art pour l'art comme expression extrême de la sensation ne fit pas vraiment école, du moins en littérature, ce qui rend son cas d'autant plus singulier et son oubli injuste.

C'est la vocation de la collection publiée, sous la direction de Paolo Grossi, par l'Istituto Italiano di Cultura de Paris, que de restituer aux auteurs du passé lointain ou récent leur juste place dans l'histoire de la littérature italienne, en arrachant à la pénombre quelques joyaux, quelques pages méconnues. ■

René de Ceccatty

## LES ÉDITIONS HELVÉTIUS

### ÉDITIONS HELVÉTIUS, ÉDITEUR DES *LETTRES FRANÇAISES* VOUS PROPOSE NOTAMMENT

#### Des livres sous « contraintes »

*Renée* et *Où t'habites* d'Olivier Lannuzel, illustrés par Jean-Denys Phillippe et Corinne Jullien

#### Des livres d'art

*Collage Résistant(s)*, de Mustapha Boutadjine  
*Le Rameau vert*, de Franck Delorieux  
*Coups doubles*, de Jean-Denys Phillippe  
*Les Murmures de La Havane*, de Masiko (Michel Allemand)

#### Des écrits

*Les Fleuves foudroyés*, roman de Douglas C. Bravo, présenté par Christian Kazandjian  
*C'est toujours la vie qui gagne*, de Bertrand Rosenthal, prix Albert-Londres  
*68'Art*, de Chantal Montellier



Tous les livres des Éditions Helvétius sont disponibles en librairie ou chez l'éditeur : [editionshelvetius.com](http://editionshelvetius.com), [liaison@editionshelvetius.com](mailto:liaison@editionshelvetius.com)